

LA PROMO 66 EN CROISIÈRE SUR LE DANUBE

à bord du MS Vivaldi

du 14 au 22 septembre 2017

Avertissement

Voici enfin, avec un peu de retard, le compte rendu tant attendu relatant les aventures de 19 membres de la Promo 66 sur le beau Danube pas très bleu, à bord du MS Vivaldi, qui nous a transportés de Budapest à la Mer Noire ! Comment expliquer un tel délai ? Est-ce que le temps passe de plus en plus vite ? Ou est-ce à cause de l'âge avancé de l'auteur, et de la peur de la page blanche ? C'est ce qu'avouait notre cher et grand Camus¹ : « J'ai une de ces **trouilles** quand je commence à écrire ! ». Ou est-ce la diversité et la complexité des pays traversés ? Pas facile de contrepéter avec ces drôles de **noms de lieu** et autres signes cabalistiques particuliers à tous ces pays que nous avons effleurés : Hongrie, Croatie, Serbie, Bulgarie et Roumanie.

Le présent compte rendu, établi en complément du reportage photographique que Gilles a mis à notre disposition sur le site Promo et de l'article que notre président ne manquera pas de proposer au Piège, a donc juste pour objectif de donner une version contrepétante de ce voyage Promo. Il est agrémenté de quelques anecdotes authentiques et, contrepèterie oblige, de quelques commentaires relevant de la plus pure fantaisie, mais il relate ou essaye de relater assez fidèlement nos activités touristiques dans ces pays dont la géographie n'est pas simple, et dont l'histoire est d'une complexité inouïe. C'est pourquoi il est un peu **long**, mais c'était difficile d'être plus **court**, d'autant qu'il comporte – si mon décompte est bon – 143 contrepèteries (y compris quelques contrepèteries belges et d'autres un peu tirées par les cheveux). Contrairement aux années antérieures, le texte ne figure qu'en une seule version dans laquelle les parties à permuter sont notées en caractères gras, histoire d'économiser de l'encre ou de l'électricité pour l'affichage sur les écrans. Tant pis pour ceux qui ne savent **décoder** que fort **minablement**.

Le 13 septembre 2017, nous étions donc 19 de la Promo 66 à rouler un **matin à Paris**, direction Roissy, avec comme objectif une croisière de 8 jours organisée par Tours-Square, sur un bateau de Croisi-Europe dénommé Vivaldi. Quel beau nom, évocateur de musiques sublimes, dont « Les quatre saisons ». « Ah, **Saisons belles** qui passent ! », nous disions-nous, comme le poète, avec quelques trémolos dans la voix, ayant pour la plupart dépassé l'âge fatidique des 69 ans, la force de l'âge. L'attribution de ce joli nom mérite d'être contée : l'armateur, un peu dyslexique sur les bords et bien embarrassé, était un grand admirateur de ce malicieux acteur italien un peu macho (à moins que ce ne d'un de nos anciens de la promo 65) et il répétait sans cesse : « Vive **Aldo**, ce grand amateur de **mythes** ! ». Et la dyslexie faisant son effet, il finit par se dire « **Vivaldi**, ça me botte ! », et c'est ainsi que notre bateau reçut son nom de baptême.

Pour nous servir, à bord, le personnel est international, originaire de la plupart des différents pays traversés. De charmantes serveuses blondes, avec une belle paire de **tresses** (on les imagine derrière un **facteur**...), nous saluent le matin avec un grand sourire et un délicieux « bon your ». De quoi être de bonne humeur toute la journée. Leurs prénoms sont charmants – Ana, Susana, Amanda, Leila (celui-ci nous rappelle une drôle d'histoire...) – mais elles ne nous dévoilent pas leur **nom**, encore.

¹ Bravo Tramu pour la belle page d'histoire parue dans le dernier numéro du Piège (230), qui nous conte la vie du Mirage IV A n° 45 (Bravo Roméo pour les intimes), qui 50 ans après sa naissance vient de rejoindre le Yorkshire Air Museum, pour une vie éternelle.

Sur environ 150 passagers, notre groupe de 19 (il n'en manquait qu'un pour avoir le titre envié de « v_ingt voyageurs ») se retrouve au milieu d'une majorité de voyageurs indépendants, mais aussi d'autres groupes constitués : une trentaine de gadzarts, une vingtaine d'espagnoles, une dizaine de japonais, et pour terminer cet inventaire à la Prévert, deux couples de belges. La tendance naturelle est bien sûr de rester entre amis, c'est un des plaisirs de ce genre de croisières, mais il ne faut pas confondre groupe et clan : nos espagnol(e)s, essentiellement des femmes, dont la fille de Franco (*authentique*), sont pour la plupart imbuables, complètement coincées. D'où certains commentaires justifiés, comme quoi les dames nous dérangeaient. Alors qu'on leur disait gentiment bonjour, le matin, elles nous répondaient par un « Allo » (*contrepèterie de salon, en précisant, pour les non hispanophone, que « ola » signifie « bonjour »*), comme si on était au téléphone ! Alors que l'une d'elle avait fait des remarques désobligeantes sur les repas, l'animatrice remarqua fort justement « Les ibériques, vaut mieux qu'ça s'taise ! ». Ces dames auraient dû attendre quelques mois pour se payer des hivers sur la berge, et peut-être que pour notre prochain voyage, comme Boris Vian, nous irons pisser sur leur tombe en n'Ibérie (*liaison matérialisée, indispensable pour la traduction*). Nos gadzarts, bons vivants, faisaient partie d'une promo qui chaque année organise un voyage, tout comme nous. Même s'ils ont fait les Arts et Métiers, ils considèrent que les Beaux-z'arts sont le plaisir des Dieux et s'envoient volontiers dans la culture. Quant à nos japonais (des femmes, un seul homme), apparemment de bonne famille, ce sont à coup sûr des nippons de choix, plutôt « classe » (*à noter que la version traduite est totalement fautive, ces dames étant désespérément plates, sans cesse et sans fin*). D'ailleurs, le seul représentant masculin, à table, qui en profitait pour se faire prêter la bague, déclarait volontiers que ses soupers manquaient de pain. Et pour terminer ce tour d'horizon, nos quatre belges sont plutôt restés sur leur réserve. Même si c'est à son accent – discret, une fois - et à ses grands traits qu'on reconnaît la Belgique, personne n'a pu s'exclamer « Ah, cette Belgique, quel entrain ! ».

Dès le départ, le commandant nous a présenté la météo, surtout pour les femmes, afin qu'elles ne soient pas trop déçues, et forcément elles ont été gâtées par le temps. Hormis quelques matinées fraîches au début du voyage, elles ont pu bénéficier par la suite de températures approchant les 35°C, mais certaines ont frisé un coup de chaleur. Finalement, personne n'a vraiment été emballé par les canicules auxquelles nous avons dû faire face.

Tout au long du voyage, nos soirées ont été animées par Laszlo Fabian, qui avec son orgue électronique a fait valser ses danseuses sur des musiques de notre époque, ou plus précisément « de notre jeunesse ».

Pour mémoire, il est intéressant de noter que Croisi-Europe est un tour opérateur créé par un strasbourgeois, qui propose des croisières fluviales sur des bateaux immatriculés en France. Ce qui lui a paraît-il valu quelques déboires avec une commissaire européenne chargée de lui donner sa bénédiction, et qui se serait exclamée : « Qu'est-ce que c'est, cet empoté, immatriculé dans le Bas-Rhin ! ». Mais c'est grâce à ces origines qu'on nous sert au bar et à table un bon blanc d'Alsace, à volonté. Si nous n'avions pas été des pauvres bêtes à l'âge de l'arthrite, nous nous serions régalez avec de multiples coups de blanc au goulot. Mais de toutes façons nos épouses veillaient au grain, avec comme consigne : « Un coup de blanc de trop et c'est la gaffe ! ».

J1 (14 septembre) : Budapest

Le vol low-cost d'Easy Jet nous dépose malheureusement à Budapest à une heure tardive de l'après-midi. Quel dommage, le temps sera compté pour admirer les beautés de site de la capitale hongroise, surnommée la perle du Danube. Cette superbe ville, qui mérite bien son surnom, était à l'origine constituée de deux villes, aujourd'hui deux quartiers - Buda et Pest - bien différents. À Buda les collines, les monuments prestigieux, les sources ; à Pest la plaine, l'industrie, les quartiers pauvres. D'où vraisemblablement certaines revendications du genre : « Hongrie, à bas les clans ! ». Les

habitants de Buda peuvent avoir effectivement une **mine** de **perle**, et si leurs compagnes sont fières de ces **clans** hongrois, on ne voit pas beaucoup de **gueux**. Mais notre promenade d'une heure en mini/très-mini-bus nous laisse sur notre faim. Notre guide, **Pauline**, est une **grande coquette** (*contrepèterie de salon, comme disent les experts, mais encore faut-il signaler que certains « essenciers » lui auraient dit qu'ils aimeraient en savoir plus sur les pipelines de Pau_*). Nous ne lui montrons pas notre déception et essayons de **faire face** (*contrepèterie de Salon, avec une majuscule cette fois, mais aussi contrepèterie franco-anglaise un peu tirée par les cheveux qui peut se traduire par « far face », ou « fard fesse » pour ceux qui préfèrent*), en affichant une **mine papale**. Bien nous en prend, car la traversée de Budapest la nuit venue est une pure merveille.

Au départ du Vivaldi, l'animatrice attire notre attention sur les péniches exposées sous le pont de Seine. Aurions-nous mal compris ? Nous sommes bien sur le Danube, les **péniches** ne peuvent donc pas être en **Seine**, et ce fameux pont ne serait-il pas plutôt le pont de Chaînes, le premier pont permanent reliant Buda à Pest, avec ses 4 **lions en fer** (*authentique*) trônant sur les énormes piliers, et qui pour certains historiens représenteraient des **piliers de mines** ?

En amont, nous pouvons admirer la citadelle, qui domine la ville, bâtie par les autrichiens sur la colline Gellért, du nom d'un évêque qui a été précipité dans le Danube du haut de cette colline par des rebelles hongrois au 11^{ème} siècle. Mille ans plus tard, sa statue veille sur Buda, à l'extrémité du célèbre Pont de Chaînes. Un peu plus loin, nous passons sous le Pont de Fer, non moins célèbre, construit à l'époque où les hongrois avaient du **fer** à ne savoir qu'en **foudre**. Puis au fil de la navigation, nous pouvons admirer, tout illuminés : le Château Royal, le bastion des pêcheurs, l'imposant Palais du Parlement, l'église St Mathias, fondée en 1015 par St Étienne, la basilique St Étienne construite de 1851 à 1905 pour célébrer le fondateur de la nation hongroise chrétienne...

Budapest est aussi connue en tant que ville d'eau, grâce à de nombreuses sources, qui alimentent des **bains célèbres**, mais que nous n'aurons pas l'opportunité de voir. La petite histoire fait état d'un épisode diplomatique délicat au cours duquel le président hongrois, en négociation avec Helmut Kohl, aurait déclaré « Il ment, **Kohl**, en **cure** ».

Après cette traversée de Budapest, nous poursuivons notre route, ou plutôt notre fleuve, en direction de la Croatie, non sans avoir dîné d'un excellent goulasch.

J2 (15 septembre) : Osijek (Croatie)

C'est très tôt le matin que nous arrivons à Mohacs, qui marque la frontière entre Hongrie et Croatie. On nous appelle à l'accueil dès 6H30 pour examen des pièces d'identité par les douaniers, car nous avons quitté l'espace Schengen. Pour une première nuit à bord, ce n'est pas vraiment l'**accueil** qu'on aurait **voulu**. Les douanières semblent plutôt arrangeantes, au désespoir de ceux qui auraient bien aimé les voir **fouiller** à la **main**.

Nous ne verrons malheureusement qu'une petite parcelle de ce beau pays, car nous suivons le cours du Danube et nous devons donc ignorer la capitale Zagreb (ses habitants, les « **Zagrébains** », sont réputés pour leurs drôles de **mobs**), ainsi que la superbe région de Dalmatie et la sublime Dubrovnik. Comment expliquer ce passage si succinct ? Les mauvaises langues prétendent que l'organisateur en avait plein le do_s des croates (*un peu limite, il faut en traduisant fusionner le « o » et le « a » pour obtenir « doigt »*).

Le matin, nous admirons notre J.J. qui, en bonne compagnie, participe à une séance de gymnastique douce. Vu l'âge des volontaires, qui ont quand même le courage de se montrer assez **fermes** pour le **sport**, l'animateur modère leur enthousiasme, car une petite **luxation** et c'est la **fêlure**.

En fin de matinée, la commissaire de bord, Ana (*contrepèterie belge, bien qu'elle soit espagnole*), canon (*les bordelais diraient plutôt « gironde »*) et dynamique, fait les présentations de l'équipage. Parmi le personnel, nous relevons la présence d'un bel homme prénommé Fred (*authentique*) et la Promo s'exclame, d'une voix « Salut, Fred ! » (*pas authentique...*).

Nous arrivons en début d'après-midi à Osijek, capitale économique et culturelle de la Slavonie, et 4^{ème} ville de Croatie. Osijek (prononcer Ossiec, mais c'est pas plus mal, dans le f_ond), est située sur la Drave, affluent du Danube. Ville ancienne, créée au 7^{ème} siècle, à l'emplacement de la cité romaine de Mursa, elle fût occupée par les turcs aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles. Notre guide, Slobodan, nous accueille et nous fait visiter la vieille ville et sa citadelle du 18^{ème} siècle, édifiée après le départ des ottomans. C'est à ce niveau que se trouvait ce célèbre pont de Soliman (ou Souleiman), qui est très cassé depuis longtemps (*authentique, mais tellement cassé qu'il n'en reste plus rien*). Nous rejoignons ensuite le centre-ville, sa grande place et son monument de la Ste Trinité, puis dans la ville nouvelle nous visitons l'église St Pierre et St Paul, appelée familièrement la cathédrale, imposante église en brique rouge, dominée par une flèche de 90 m de hauteur.

Notre ami Zée, très sensible à l'enrichissement de ma collection d'étiquettes de bières, a la gentillesse d'acheter deux bouteilles au bar à côté de l'église, mais son anglais – very good but not perfect – ne lui permet pas de se faire comprendre quand il demande au serveur de ne pas les décapsuler. Nous sommes donc réduits, pour ne pas pénétrer dans la cathédrale une bière à la main, de vider no bières, non pas dans une guérite, mais dans un caniveau, après avoir testé le contenu, quand même !

En fin d'après-midi nous rejoignons le bateau, qui redescend la Drave pour repartir sur le Danube, en direction de la Serbie. En soirée, notre animatrice propose un jeu sur les hymnes nationaux, et aux premières mesures de la Marseillaise, toute la Promo 66 s'est levée comme un seul homme (y compris les femmes...) pour entonner notre hymne.

J3 (16 septembre) : Novi Sad et Belgrade (Serbie)

Nous arrivons à Novi Sad (Serbie) vers 2H00 du matin, et nous sommes réveillés par un silence assourdissant, comme disent les amateurs d'oxymores. La police vient encore à bord contrôler les papiers d'identité, mais heureusement notre présence n'est pas nécessaire.

Après le petit-déjeuner, nous prenons la route en direction de Sremski Karlovci (en allemand Karlowitz, nom passé à la postérité par le traité éponyme de 1699, entérinant la défaite et le retrait des ottomans), petite ville au bord du Danube, centre culturel des Serbes de l'Empire austro-hongrois et siège du patriarcat orthodoxe. Nous parcourons le centre-ville, avec des bâtiments typiques de l'époque austro-hongroise, et visitons la cathédrale St Nicolas qui date du 18^{ème} siècle.

Puis nous consacrons un peu plus de temps à la forteresse de Petrovaradin, construite sur l'emplacement d'une citadelle romaine, appelée Milata. Le guide, cherchant à mettre en valeur le fond de sa forteresse, nous présente sa maquette, exposée près d'un quai, qui fait apparaître les modifications apportées par notre incontournable Vauban. Le car nous emmène ensuite dans un restaurant le long du Danube, où nous bénéficions d'une pause-café, ou bière pour certains.

Puis nous partons pour Novi Sad, capitale de la Voïvodine et seconde ville de Serbie par sa population. En latin, ce nom signifie « nouvelle plantation ». Bien sûr, il ne s'agit pas de jardinage, même si le prince Eugène, créateur de la ville, aurait dit à sa favorite « Tu ne peux pas savoir ce que ta plante me fait ! ». Il s'agit en fait d'implantation, car notre prince Eugène, découvrant les sites à bâtir de cette belle région, aurait eu un coup de foudre, sur le tard. Et comme la langue officielle était le latin, cela prouve qu'Eugène était particulièrement assidu aux cours de latin.

Novi Sad, autrefois surnommée Athènes de la Serbie, est aujourd'hui un centre littéraire réputé et compte treize facultés. Nous suivons notre guide dans un périple qui nous permet de voir les principaux monuments de la ville : théâtre national, église du Nom de Marie, siège épiscopal, hôtel de ville... Le guide nous amène dans une boutique pour acheter quelques babioles en terre cuite, joliment décorées. Sur la place centrale se tient un marché dédié exclusivement à des miels de toutes sortes, et quelques gourmands se laissent tenter. Puis en fin de matinée nous sommes de retour au bateau, qui part en direction de Belgrade.

Belgrade - 1,5 millions d'habitants - capitale de la Serbie, est un port actif, situé au confluent du Danube et de la Save. C'est un point de rencontre des cultures austro-hongroises, ottomanes et slaves, dont l'histoire remonte à 7000 ans. La ville était défendue par une forteresse, sise sur un promontoire. Belgrade fût occupée plusieurs fois par les turcs, et devint capitale de la Yougoslavie/Serbie à compter de 1918. Anciennement nommée Beograd - la ville blanche – cette appellation trouverait son origine dans le fait que la gente féminine adorait le goût du **blanc**, produit localement.

Un tour en bus nous permet de voir quelques immeubles délabrés de l'époque soviétique. Nous passons devant la cathédrale orthodoxe St Michel, voyons au loin l'église St Sava, la plus grande église orthodoxe du monde, puis nous nous arrêtons pour visiter l'église St Marc, récente (1931-1940) mais typique de l'architecture serbo-byzantine. Nous sommes un peu surpris par le comportement des religieux, qui embrassent les icônes et les reliques, mais le guide nous explique que cela remonte à loin, et que pour l'église orthodoxe, les rites sont un bien nécessaire. Nous passons devant le musée dédié au maréchal Tito, de son vrai nom Josip Broz, grand homme politique yougoslave. Bien qu'il soit né en Croatie, c'est la Serbie qui le célèbre en tant qu'ancien président de la Yougoslavie. Mais Tito, avec sa fameuse paire de **bottes**, est devenu l'homme le plus célèbre du monde, grâce à ses « histoires », les histoires de **Toto**, bien sûr, ce **Titi** qui a enchanté notre jeunesse avec des blagues légèrement gaillardes. Le maréchal doit son surnom à sa mère qui, quand il était tout petit, l'appelait mon **Titi**, en découvrant qu'il avait déjà une paire de petites **bottes** ; puis un contre-péteur est passé par là et le pseudo de Tito est resté. Dictateur, dirigeant la Yougoslavie d'une main de fer, il disposait d'une police efficace dotée elle aussi de grosses **bottes** qui font **flic**. Il devint néanmoins un correspondant apprécié des dirigeants du monde occidental, après avoir pris ses distances avec l'URSS. Le **coup** des **Russes**, il en avait assez ! Le musée abrite un grand nombre d'objets de valeur, la plus belle et ancienne pièce étant sans conteste l'**anneau** de **Titus**, qui a fait l'objet d'une tentative de vol armé comme en témoignent plusieurs trous de balle autour de cette relique. Tito reste dans les esprits un homme providentiel, même si ce sont les **mythes** qui l'ont façonné.

Le guide nous emmène au centre-ville, avec pour commencer une pause-café au Majestic. À peine sommes-nous introduits que le **bar** est **bondé**. C'est l'occasion d'emprunter un joli verre à bière qui viendra enrichir ma collection. Puis nous disposons d'un quartier libre d'une heure, bien apprécié, pour se balader et faire du shopping.

Nous partons ensuite visiter la citadelle. Aux abords, de la musique résonne à plein tube : des jeunes participent à une animation en préparation d'un tournoi de basket (*authentique*). Un policier, qui vient d'attraper un pickpocket, propose à sa compagne de **basculer** sur le terrain de l'**enquête** (*fictif*...). À la porte d'entrée, deux cerbères en armure montent la garde, mais c'est pour les touristes. Dans les douves, nous apercevons de l'armement de l'époque soviétique, canons et engins blindés. Cette exposition n'a pas eu l'agrément de tous les habitants, certains estimant qu'il s'agissait de **tanks** russes **adulés**. Mais à la vue de ces **tanks**, certaines dames étaient toutes **contrites**.

À l'extrémité de la citadelle, au bord de la falaise et face à la ville, s'élève une immense statue d'un homme nu, symbole de la ville et rappelant la libération. C'est par pudeur que ses attributs sont dirigés vers Belgrade, préservant ainsi la vue des visiteuses, qui ne peuvent le voir que de dos. Surnommé « le

vainqueur » (*authentique*), certain(e)s se disent sensibles à la beauté de son **cœur**, et c'est pourquoi ils l'appellent le vaincu.

Avant de rejoindre le Vivaldi, nous faisons un petit tour dans la ville, et le guide attire notre attention sur un quartier chaud surnommé fort astucieusement « silicon valley ». Sûr, ce guide nous botte, même si ça dérange quelques dames.

J4 (17 septembre) : navigation entre Roumanie et Serbie

Nous avons une journée complète à bord, et pour passer le temps nous observons les rives du Danube, très verdoyantes. La journée est à nous, nous avons le droit aux p_auses. À ce niveau, le fleuve matérialise la frontière entre la Roumanie au nord et la Serbie au sud. Certains croisiéristes ont prétendu avoir vu sur la rive droite des z'herbes qui baissaient, tandis que d'autres, jardiniers dans l'âme, s'imaginaient déjà en train de biner avec une belle serpe. Et certains, moins professionnels, parlaient de biner avec une pelle !

Quelques temps plus tard, nous nous engageons dans le défilé des Portes de fer, entre Carpates et Balkans, et le paysage change sensiblement, passant de la plaine à des falaises de plus en plus hautes. Dans cette zone accidentée, nous pouvons admirer successivement quelques sites célèbres :

- l'église orthodoxe Mraconia, ancien poste de signalement pour orienter les navigateurs et navigatrices au long cours ; aujourd'hui un pope (il paraît que Tito, bien que communiste convaincu, adorait les popes) vient bénir chaque bateau de passage, avec musique religieuse de fond diffusée par haut-parleur ;
- le portait du roi Décébal taillé dans la pierre à flanc de falaise, d'une hauteur de 55 mètres, réalisé par des artistes roumains il y a une vingtaine d'années, à l'instar du Mont Rushmore aux Etats-Unis ; Décébal est le dernier roi de Dacie (la Roumanie de l'époque), qui à la fin du 1^{er} siècle s'est dressé contre l'invasion des romains, mais qui a dû s'incliner devant l'empereur Trajan ; c'est en quelque sorte leur Vercingétorix ;
- la Tabula Trajana, grande plaque de marbre rappelant la route impériale qui reliait la province de Dacie à Rome, qui était surnommée par les romains « la belle route des colonies », la Dacie ayant été annexée par Rome qui voulait s'appropriier les richesses locales (mines de sel, d'or...).

Pour rendre ce tronçon du Danube plus navigable, deux immenses écluses - appelées les Portes de fer - ont été construites, séparées par une centaine de kilomètres. C'est à ce niveau, alors que nous sommes encore dans le défilé, que nous constatons un changement de paysage. Un voyageur, apercevant une jolie roumaine sur la rive gauche du Danube, s'exclame : « Oh, les falaises baissent ! ». Cette longue journée de navigation est mise à profit par notre groupe pour tenir son AG, sur le pont « soleil ». Quelques croisiéristes désœuvrés jouent au sjoelbak, nom curieux qui désigne un petit billard hollandais. L'animateur, attentionné, prend quand même la peine de recommander aux participants de ne jamais poser leur dos sur un billard.

Cette journée se termine par la soirée de gala, où le chef cuisinier vient se présenter avec le personnel affecté aux cuisines, et nous avons droit à un excellent dîner, poursuivi par des danses endiablées au son de l'orgue de Lazslo.

J5 (18 septembre) : Veliko Tarnovo et Arbanassi (Bulgarie)

Le lendemain matin, nous arrivons à Roussé, sur la rive gauche du Danube. Nous sommes en Bulgarie, mais la Roumanie n'est qu'à deux pas, ou plutôt à deux brasses, juste sur l'autre rive du Danube.

Nous faisons la connaissance de notre nouveau guide, Giulia, charmante professeure de français et maîtrisant donc parfaitement notre langue, qui nous accompagne pour une journée d'excursion en car, jusqu'à Veliko Tarnovo, capitale médiévale de la Bulgarie, classée « réserve architecturale et historique ».

Nous arrivons à destination à l'issue d'un long trajet, mis à profit par notre guide pour faire des commentaires détaillés et intéressants sur l'histoire de la Bulgarie et la vie locale. L'histoire ancienne des Balkans remonte à la Thrace, et Giulia nous livre quelques brides de cette longue histoire et ses légendes, évoquant successivement :

- Orphée, héros de la mythologie grecque, poète et musicien, qui serait né dans ces contrées ; mais il ne faut pas se laisser **abuser** par la **mythologie**, nous dit-elle ; elle nous conseille de voir le superbe film de Marcel Camus, **Orfeu Négro**, qu'en fait nous avons tous vu ;
- la grotte du diable, qui existe réellement (impressionnante, cette **grotte**, **éléphant**esque !) d'où Orphée serait parti pour descendre aux enfers et récupérer Eurydice,
- un tumulus supposé être l'arche de Noé (lequel ne devait pas avoir inventé l'eau chaude, car quand il a embarqué sa ménagerie, il aurait oublié sa **bique** sur le **tumulus** !).

Elle nous apprend que la région est grande productrice de vin. De nombreuses chansons populaires glorifient le vin, nous dit-elle, mais surtout le vin rouge. Une seule est à la gloire du vin blanc, et commence par « Oh, vin **blanc**, vin **blanc**... » (*authentique*). Nous en restons **gaga** ! (*double permutation de consonnes*).

Le car nous dépose d'abord à Arbanassi, petit village typique à 4 km de Veliko Tarnovo, et pour ne pas changer nous commençons par un café et des petits gâteaux dans un restaurant. Le village est ancien et très bien restauré, pour le tourisme, avec des « maisons-fortresses » typiques de la région, ce qui aurait inspiré notre grand philosophe Blaise Pascal quand il écrivit : « Les **fortresses** sont des **maisons** que la raison ne connaît pas » (*permutation circulaire*). « Allez, t'en fait pas, **Blaise**, c'est inf_ament », lui avait répondu un Wallon ! Nous visitons celle de la famille Konstantzaliev, construite au 17^{ème} siècle, la plus ancienne et la mieux conservée. Plusieurs pièces sont équipées de lits immenses, où les propriétaires dormaient à plusieurs. Le couchage semble très ferme. Grand luxe pour l'époque : la maison est dotée de WC à la turque, avec, curieusement, un orifice triangulaire (*authentique*) !

Nous visitons aussi l'église de la Nativité, la plus ancienne d'Arbanassi, dont le naos (partie réservée aux hommes, autrefois église indépendante) est décoré de superbes fresques datant de 1597. Ce sont en particulier les fresques sur la **base**, réalisées par les artistes, qui attirent notre attention.

Le déjeuner est expédié à la va-vite au restaurant de Tarnovo, avec un service peu aimable. En guise de représailles, ma collection de verres à bière s'enrichit d'une unité. Tant pis s'il ne s'agit pas de **verres belges**.

L'après-midi nous partons pour l'ascension du mont Tsarevets, sur lequel est construite la citadelle médiévale de Veliko Tarnovo. La grimpe s'avère difficile sous le soleil qui plombe, mais nous pouvons admirer de près toutes ces vieilles **pierres** encore en place sur la **butte**. Il n'y a aucune culture, la colline est aride, car il est difficile de **biner** avec un tel excès de **pierres**. Tout en haut se trouve la cathédrale patriarcale, superbe, avec d'immenses fresques récentes. Nous avons un point de vue sur plusieurs églises, toutes très basses, construites selon la règle édictée par les ottomans, alors au pouvoir : pour éviter la construction d'églises importantes, celles-ci ne doivent pas être plus hautes qu'un homme à cheval (*authentique*) !

De retour au village, nous avons droit à un petit quartier libre pour faire le tour de quelques rues touristiques. Veliko Tarnovo est une des villes les plus anciennes du pays et le centre administratif de la région.

Puis nous prenons le chemin du retour. À l'approche du bateau, surprise : notre guide contrepète ! « Nous arrivons dans la **rue** au bord du **quai** », nous dit-elle. La promo 66, qui connaît bien cette grande classique, s'esclaffe et applaudit (*authentique*) comme un seul homme. Le lendemain j'expliquerai à notre guide qu'elle a contrepété, en lui demandant si elle savait ce qu'est une contrepèterie (*réponse oui*) et si elle l'avait fait exprès (*réponse non*).

Zée ayant repéré un point d'eau à proximité du bateau, et sachant qu'il faut un **peu** d'eau pour bien **biner**, nous sommes trois à aller nous désaltérer d'une ... bière. Ma collection s'enrichit d'un coup de trois étiquettes, qui présentent l'avantage de se décoller sur place.

La soirée est bulgare, avec un dîner typique suivi par des danses folkloriques bulgares à bord. Les danseuses ont de grandes **nattes**, que certains supposent un peu **tâchées**. Mais si elles aiment montrer leurs **nattes**, c'est juste pour leurs **cheveux**.

J6 (19 septembre) : Roussé (Bulgarie) et Bucarest (Roumanie)

Le matin nous retrouvons notre guide Giulia, et nous partons visiter le monastère rupestre de Basarbovo, à 15 km de Roussé. Une église troglodyte, située à mi-hauteur de la falaise, est accessible par des escaliers taillés dans la roche. Une crypte et plusieurs cellules qui ont abrité des moines sont aussi creusées dans la roche. Nos amis belges, attirés par ces **grottes menues**, se précipitent, et très vite leur clan se retrouve dans les **grottes**. St Dimitri (certains prétendent que c'était juste un **ballot** qui pratiquait l'**ascèse**) aurait vécu dans l'une de ces cellules en 1685. Longtemps inhabité, le monastère accueille à nouveau des moines depuis 1937. Une nouvelle église a été construite au niveau du sol, joliment décorée. On peut y voir une **vierge** entre deux asc_ètes, ainsi qu'une **vierge** derrière un p_anneau (*fictif*). Suite au décès accidentel de deux moines, ce qui a provoqué la **pitié** des autres **moines**, un cimetière a été aménagé dans le jardin (*authentique*).

La zone est une réserve naturelle et abrite des cigognes noires (les **clans** de **cigognes** sont protégés par la police), des hirondelles des ronces (les observateurs adorent voir **passer** l'**hirondelle**), des cerfs,... (*authentique*).

Puis visite de Roussé, une des plus belles villes de Bulgarie et un des plus grands ports. Grâce à sa position, la ville s'est développée pendant l'occupation turque, servant de base stratégique sur le Danube. C'est ainsi que les bulgares avaient l'habitude de prendre leur **thé** avec les **opiomanes**. De par la proximité de la Roumanie, la population gitane y est nombreuse. Le centre-ville est surnommé « petite Vienne », avec l'ocre des maisons élégantes du 19^{ème} siècle, ses grands parcs, les larges avenues, les ornements des édifices. Nous visitons l'église de la Ste Trinité (1764), creusée en sous-sol, ce qui avait permis de s'affranchir des restrictions ottomanes déjà citées et d'avoir une hauteur de voûte plus importante. Il n'y a pas de dôme et le clocher a été construit à côté ultérieurement, après le départ des turcs. Comme à Novi Sad, religieux et simples fidèles font le tour des icônes et des reliques, et certains s'en émeuvent auprès de Giulia, qui nous explique que les bulgares n'aiment pas que les **rites bougent** et suivent donc l'exemple de leurs ancêtres. Elle ajoute qu'elle n'a jamais vu de **rites** aussi **beaux**. Continuant ses explications, elle évoque l'histoire du roi Boris, qui a trôné de 1918 à 1943. Souverain pacifiste, au service des plus démunis, il était très populaire et on dit que **Boris** faisait souvent **mander** ses sujets au Palais. Et pour terminer, et ne pas changer des bonnes habitudes, nous avons droit à une dégustation de pâtisserie locale et d'un verre de vin pétillant dans un restaurant sympa de Roussé.

Pendant le trajet de retour, Giulia nous apprend les bienfaits du yaourt bulgare, très bon pour les **colons**, et nous encourage à nous **brancher** dessus. Elle nous donne la recette qui permet aux bulgares de vivre vieux (la Bulgarie a de nombreux centenaires, qui se sont fixés comme objectif de **contrepéter**

cent _t'ans) : 500 g de yaourt bulgare, 1 cuillerée de miel, 1 cuillerée de cannelle, 50 g de myrtilles bleues, 50 g de noix, 1 pomme. Elle nous convie de revenir la voir dans une vingtaine d'années après avoir pratiqué ce régime. Sans attendre si longtemps, elle nous invite aussi à revenir à Roussé avec l'Orient Express, qui s'y arrête une fois par an.

En fin de matinée, nous sommes de retour au bateau et traversons le Danube, ce qui nous amène à Giurgiu, en Roumanie.

Pendant la traversée, nous avons droit à un déjeuner typique alsacien, avec choucroute garnie et munster, pour nous rappeler les origines du créateur de Croisi-Europe.

Nous avons changé de pays et changeons donc de guide, perdant quelque peu au change : Eugène prend la place de Giulia. Nous partons en car pour Bucarest, et au terme d'un trajet assez long, nous savons tout ou presque sur la Roumanie et sur Eugène, ancien responsable communiste dans sa jeunesse, qui a fait de la prison au départ des communistes et a été libéré par des amis belges appartenant à une ONG. À l'issue du voyage, nous avons une certitude : il **avait** la **parole**.

Bucarest, 2 millions d'habitants, a été surnommée le petit Paris dans les années 30, à cause de ses longs boulevards jalonnés d'arbres et de sa vie culturelle intense. Nous avons droit à une petite promenade pour nous dégourdir les jambes, ce qui nous emmène devant la cathédrale patriarcale des Saints empereurs Constantin et Hélène, et tout près l'église orthodoxe des Patriarches. Puis nous reprenons le car pour un tour panoramique de la ville, en passant devant l'arc de triomphe, le monument aux héros de l'aviation, et plus tard sur le chemin du retour le monument de la Liberté devant l'ancien siège du PC, le musée d'art national (ancien palais royal), la bibliothèque centrale universitaire, avec une statue du roi Carol I. Nous sommes frappés par les contrastes entre les beaux quartiers aux rues calmes, bordées d'arbres, avec de véritables palais, et d'autres insalubres, avec des HLM vieillissants datant de l'époque soviétique. Bucarest a bénéficié (ou subi ?) d'une grande extension de la ville sous le régime communiste, et les roumains sont condamnés aujourd'hui à **habiter** des **gites** misérables.

Nous avons droit à un arrêt devant le Palais du Parlement, construction titanesque projetée par Ceaucescu. Eugène affirme que Ceaucescu, avec son **palais** **bienvenu**, était doté d'une intelligence supérieure. C'est ainsi qu'après mûre réflexion il a choisi l'emplacement pour la construction de son palais : une colline, qu'il a fait raser, près du centre de Bucarest et qui avait été épargnée par un violent tremblement de terre en 1937. Pas de doute, Ceaucescu, c'était l'**ampleur** des **grands** : son palais ne comporte pas moins de 600 pièces, dont la plus petite mesure 250 m² ! Ceaucescu était un homme de compromis, mais aussi un homme à femmes (*imaginaire ou réel* ?) : il changeait très souvent de partenaire, estimant qu'un **compromis** risque vite d'être **tuant**. Malgré ses vicissitudes, il est honoré par une statue qui le montre debout, triomphant, ses attributs en avant, avec comme inscription : « **Rom en lutte** ».

Nous consacrons un long moment à la visite de l'écomusée de Bucarest, qui illustre l'architecture et l'artisanat rural des différentes régions de Roumanie. Créé en 1936, on y voit des maisons et des fermes typiques, avec toits de chaume, des églises en bois, des moulins à vent, des granges à foin.

Pendant le voyage de retour, Eugène, souffrant toujours d'incontinence verbale, persiste à nous faire partager ses connaissances. Entre autres, il cite le grand champion roumain Ilie Nastase, qui selon lui était le seul à avoir un **tennis** de **pro**. Est-ce la région des Balkans qui favorise ces anomalies génétiques, comme dans le cas de Tito, mentionné précédemment ? Sans oublier l'homme politique français, originaire lui aussi des Balkans, qui lors d'une interview a demandé au journaliste de bien vouloir lui prêter deux **neurones** avisés (*authentique pour les neurones, fictif pour avisés* !). Quelle **région** d'élection ! Et chemin faisant, au grand soulagement de certains, notre car arrive à Oltenita où nous réintégrons le Vivaldi.

J7 (20 septembre) : Constantza

Le lendemain matin, notre bateau arrive à Cernavoda/Fetesti, et c'est de là que nous repartons en car avec Eugène, qui nous annonce, sans ressentiment apparent, qu'il parlera moins suite aux critiques émises la veille auprès de l'animatrice. Certains, lassés par ses commentaires incessants, ont estimé que là où il y a de l'**Eugène**, y a **pas** d'plaisir (*contrepèterie de salon*). Selon l'animatrice, qui connaît sa compagne, celle-ci aurait déclaré avoir trouvé que ça, l'**Eugène**, que son grand n'apaise (*d'accord, ça ne veut pas dire grand-chose en version originale, mais pour une fois...*).

Nous partons donc en car pour la visite de Constantza, et notre route nous fait passer par la région de Murfatlar, où sont produits les meilleurs vins de Roumanie. Ce pays, 9^{ème} producteur mondial de vin, dispose du domaine viticole le plus grand d'Europe (4000 hectares). Nous pensons qu'il va nous faire découvrir les **granges** à vin de viticultrices locales, mais même pas. Constantza, au bord de la mer Noire, est un centre industriel, commercial et touristique. Elle attire les touristes par son climat et ses plages, mais aussi parce qu'elle est riche de monuments de styles byzantin, islamique et orthodoxe. La ville a été fondée par les Grecs au 7^{ème} siècle avant J.C. et elle doit son nom à l'empereur Constantin 1^{er} qui l'avait nommée Constantiana, à la place du nom grec Tomis.

Nous faisons une petite marche pour accéder au centre-ville, en passant devant le monument de la Liberté, très moderne, la statue de la louve au Capitole, pour arriver au Musée national d'histoire et d'archéologie, sur la place Ovidia, où trône la statue d'Ovide. **O_vide** (*peut se traduire par « eau d'vie », ou plutôt « haut d'vi », ce qui en fait une véritable contrepèterie*), auteur de **l'élégie érotique** (*contrepèterie complexe, mais de salon : les jolies hérétiques*) « **L'art d'aimer** » (*autre contrepèterie complexe : aimer l'd...*). Nous nous demandons tous pourquoi ce grand poète latin du début de l'ère chrétienne est honoré à Constantza, et Eugène nous apprend que l'empereur Auguste, alors au pouvoir à Rome, avait étudié de près le **sens** des **textes** chers à Ovide, et trouvé ça un peu trop licencieux. Sûrement coincé sur les bords, il avait décidé d'exiler Ovide et il l'envoya en Scythie, plus précisément à Tomis, ancien nom de Constantza (*authentique*). Mais après quelques années, bourré de remords, ce cher Auguste se montra **peiné** et **piteux**, au point qu'il en **perdait** sa belle **mine** (*fictif*). Il envisagea donc de faire revenir à Rome ce grand poète toujours très populaire, mais ses émissaires lui firent visionner un **clip** explosif, montrant qu'Ovide faisait la bombe, à Tomis (*tout aussi fictif*). Les conseillers d'Auguste firent le rapprochement avec un **cas** fumeux, le célèbre **cas** de **Corée**, et l'empereur se serait écrié : « ça me **turlupine** ! » (*double permutation de voyelles, et de plus en plus fictif*). Et pendant ce temps, notre poète, toujours attiré par la fête et les plaisirs de la chair, mais fréquentant assidûment l'église, avait renoué avec le **bonheur**, entouré par nombre de **Scythes**. Comme quoi il suffit de peu pour trouver les **sources** du **bonheur**. Et c'est bien à Tomis qu'Ovide finit ses jours.

Revenons à ce musée national, qui retrace l'histoire de la région, du paléolithique à nos jours. À l'intérieur du musée, nous découvrons une collection très riche de pièces grecques et romaines : bijoux, statues, vases, objets en verre. Dans un bâtiment derrière le musée, qui était un vaste édifice commercial à l'époque romaine, le sol est constitué d'une immense céramique, et de nombreuses amphores y sont présentées. Des **fouilles** curieuses ont permis de mettre à jour des thermes.

Près du musée, le cas d'une vieille et belle demeure nous interpelle : elle devait être superbe, avec des lions surmontant des colonnes, mais elle est aujourd'hui complètement délabrée. Eugène nous explique que le problème est général en Roumanie : des bâtiments ont été proposés à la vente par le régime communiste, à prix intéressant, mais les acheteurs n'ont pas les moyens de les entretenir, donc ça se dégrade, et quand les propriétaires veulent vendre leurs biens, ce n'est pas possible car ils sont trop détériorés. Et les subventions municipales, sollicitées, sont refusées, pour manque de moyens.

Le guide nous fait des commentaires tolérants sur les tziganes, pas méchants même si ce sont des voleurs de poules (ou plus aujourd'hui !). Et il nous éclaire : il ne faut pas confondre les « roms », abréviation de roumains, d'origine latine, et les « rroms », descendants de peuplades venues de la péninsule indienne (selon les tribus appelés aussi manouches, romanichels, gitans, gypsies, bohémiens). Les tziganes constituent une tribu à part, arrivée en Europe bien avant les rroms.

Constantsa est un véritable melting-pot architectural. Nous passons devant la grande mosquée Carol I, sans la visiter. Un peu plus loin la cathédrale orthodoxe Pierre et Paul est superbe. Là encore, popes et croyants ne bâclent pas les rites. Poursuivant notre promenade, nous rejoignons le bord de mer et passons devant l'ancien casino, joli bâtiment art nouveau, mais abandonné et comme beaucoup d'autres en cours de délabrement. C'était un haut lieu pour la bourgeoisie roumaine, attirée par les plages en été et en hiver par le spectacle de la mer Noire, gelée suite à sa faible teneur en sel.

Nous déjeunons à la va-vite dans un restaurant à touristes situé dans un quartier de banlieue. Puis dans la foulée nous nous arrêtons dans un autre café où on nous présente quelques bricoles à manger, mais c'est pour accompagner une dégustation de vins, pas fameux, et assister à un spectacle folklorique roumain, une reconstitution d'un mariage, avec danses, musique et chants.

Puis c'est le retour à bord, et le bateau part en direction de Sulina. À l'odeur, nous pensons que le chef a un canard sur le feu pour le dîner. En fait, c'est un confit de canard qu'il nous propose, avec en dessert des crêpes Suzette. Nous sommes quelques-uns à regretter que la commissaire de bord ne nous ait pas plutôt conviés à déguster son confit d'oie, mais nous avons bien rigolé en voyant un des convives, qui avait laissé tomber sa crêpe sur son pantalon, tirer une drôle de mine. Une serveuse est accourue pour essuyer la crêpe, avec un air mutin. Puis nous avons eu droit à la soirée surprise de l'équipage, mêlant danse et humour. Les applaudissements ont salué chaleureusement les membres de l'équipage qui nous avaient présenté leur cas avec humour.

J8 (jeudi 21 septembre) : Delta du Danube

La navigation se poursuit dans la matinée, jusqu'à Sulina, à l'embouchure de la principale branche du Danube. Nous passons au point « 0 », à partir duquel sont calculées les distances sur le Danube (habituellement elles sont comptées à partir de la source, mais cette méthode n'a pas été retenue pour le Danube compte tenu de la multiplicité des bras). La promo se rassemble sur le pont « soleil » pour une photo de groupe.

Puis nous remontons en direction de Krisan, où nous arrivons en fin de matinée. Une vente aux enchères a lieu au bar, financée avec les étoiles acquises lors de jeux précédents. La promo gagne une crème à la rose, dont chacun s'enduit un peu, en jouant le jeu, preuve que nous savons prendre les choses en riant.

Au déjeuner le chef nous propose en entrée un œuf à la russe, avec peut être comme plat un caneton à la russe. Mais non, c'est un dos de cabillaud qui nous est ensuite servi, avec en dessert un baba (*contrepèterie belge*) au rhum.

Dans l'après-midi, le Vivaldi, à quai, mouille à Tulcéa et on nous fait mander à bord de bateaux plus petits pour pouvoir naviguer sur les bras du Danube. Le delta est une très importante réserve naturelle, classée au patrimoine mondial de la Biosphère. Nous empruntons donc une succession de bras du Danube et de canaux qui nous emmènent à travers une végétation de type tropical et parmi une faune diversifiée. En regardant bien et en patientant nous pouvons apercevoir quelques oiseaux : héron cendré, cygne, mouette, goéland. Les eaux sont peu profondes, et le passage des bateaux ne manque pas de soulever la vase de la berge, ce qui a pour effet de fragiliser la végétation et on se retrouve avec des z'herbes à l'eau (*liaison matérialisée pour faciliter la traduction*). La balade dure 5 heures, ce qui

est un peu long, car les paysages ne sont pas très variés. Pour nous réveiller, à mi-parcours, nous avons droit à une dégustation de vins.

Puis nous rejoignons le bateau à Tulcéa, où il s'est déplacé. La promo se regroupe pour un dernier pot. Pour notre dernier dîner, nous dégustons un pavé de biche (mais ce n'est pas la fameuse biche à la moutarde de Dijon...), puis pour notre dernière soirée, nous avons droit à un très beau spectacle du folklore roumain, avec musique, chants et danse.

J9 : départ

Dernier jour, nous prenons l'avion à l'aéroport de Tulcéa, qui il y a un an était encore une base aérienne. La base, délaissée, a été ré-activée pour accueillir les vols civils au profit de Croisi-Europe, mais il n'y a aucune installation de services. Nous devons décoller en début d'après-midi, mais suite à un retard de l'avion, l'équipe responsable du Vivaldi se montre opérationnelle et nous annonce qu'ils nous proposent un déjeuner à bord. En attendant, pour tuer le temps, nous nous sommes promenés sur les quais, oisifs, regardant l'activité de ce port que certains ont trouvé minable, avec un chantier de récupération regroupant des péniches percées. On se dit que les autorités feraient bien de casser ces antiqués péniches. Devant nous, un pêcheur, équipé d'un petit filet, attrapait de la friture juste à la sortie des égouts. Écœurés par l'affreuse odeur des quais du port, nous étions bien décidés à ne pas manger de poisson s'il y en avait au menu. Mais non, le déjeuner fût excellent, comme tous les autres repas pris sur le Vivaldi.

Et quoi de mieux pour terminer ce séjour, que ce quai flottant à Tulcéa affichant « Nik Deltur », curieusement sans point d'interrogation. Est-ce le hasard ?



Et tout ayant une fin, nous avons débarqué à Roissy et rejoint nos domiciles respectifs, avec un peu de retard pour certains, qui n'ont pu avoir leur correspondance.